

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 29

Artikel: Conte jaune pâle
Autor: Guitton, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et le hasard intelligent,
 Pour voisin vous donne souvent
 Le bavard le plus assomant,
 Ou l'enfant le plus turbulent.
 A table, on sert discrètement,
 Pour vous soutenir seulement;
 Mais ce n'est pas assurément
 Par calcul ou ménagement,
 C'est histoire de règlement;
 Car on peut boire à tout moment,
 Et sans payer de supplément,
 De l'eau pure, à contentement.
 De la fin au commencement,
 C'est tout aussi divertissant:
 Les bains froids à triple courant,
 Douche à tuer un éléphant,
 Le maillot qui vous cuit le sang,
 La friction au premier rang;
 Car, on peut le dire en passant,
 On est prodigieusement
 Frotté dans l'établissement.
 Pour tout malade se soignant
 Hydrothérapeuteiquement
 Voici quel est le dénouement:
 Après deux mois de traitement,
 D'ennuis, d'angoisse et de tourment,
 Quinze cents francs payés comptant,
 On s'en retourne constamment
 Plus malade qu'auparavant.

DOCTEUR SIMPLICE.

La Gritton et son relodzo.

Quand y'a 'na rûa que sè trossé à voutron tsai, vo la trèdè et vo la portâ sâi vai lo martsau, sâi vai lo charron, suivant cein que l'âi y'a à fèrè et vo laissi lo tsai derrâi voutra grandze; se vo z'âi 'na serraille que grincé àobin que sè demarguéliouné, vo la dévissâ po la portâ vai lo serrailon et vo ne vo tzerdzi pas la porta su lo cotzson po la l'âi portâ; se voutrè chòquès ont fauta dè retacounâ, vo bailli clia qu'à lo perte à cacadèdze et vo laissi l'autro à la baraua. Mâ, se vo z'èpèclliâ on tepin àobin n'ècouala, vo faut portâ totès lè breqûes à catalai po que lè rappondè avoué dâi cliaus et dâo dzi; se vo trossi lè mans à voutron relodzo, vo traci avoué l'uti tsi lo relogou po que vo z'ein remettè dâi nâovès; enfin quiet, l'est tot coumeint quand vo z'âi on perte à voutron tiu dè tsaussès, vo faut lè portâ à cosandâi avoué lè morè po boutsi lo perte.

Ne faut don pas fèrè coumeint clia bouna vilha que vè vo deré.

N'y a pas onco grantein, on vèyâi pas atant dè cliaïo novallès peindulès coumeint on a ora, que n'ont min dè pâi, mâ l'âi avâi dein quasu ti lè ménâdzo dè cliaïo bons vilho relodzo, avoué dâi galai botiets ein couleu ào coutset dâo cadran, pu l'aviont lè dou mâ, que pèsâvont bien tsacon trai livrès, que resseimblâvont à dou gros sâocessons peindus ào bet dè duè cordettès et que falliâi remontâ quand l'arrevâvont à râ lo pliantsi. Cliaïo vilho relodzo aviont assebin lo balancié avoué la leintellie qu'allâvè cèvé et lèvé et qu'on ouïssai martsu du quie dévant; adon quand fâisant lè z'hâorès, lè mâ vegnivant tsau pou avau et cein fasâi gr-r-r... din! gr-r-r... din! gr-r-r... din! qu'on arâi djurâ on moué dè pierrès que décatâlâvont avau on tsâbllio¹. L'est cein que no z'amusâvè quand n'étiant gosse!

Pu y'avâi assebin dè cliaïo relodze qu'aviont dâi tièces, grosses coumeint la maît d'on boufet; cliaïo z'iquie étiont bin dè pe ballès et cotâvont bin mè què lè z'autro; mâ, du la rêvèjon, on n'ein fâ perein d'ense.

Onna bouna vilha dâo Payi d'Amont avâi ion dè cliaïo relodzo que martsivè adrai bin, mâ vouaïque qu'on dzo que le vâo alla vairè se l'étâi l'hâorè dè fèrè lo café, m'einlèvine se ne tràovè pas lo relodzo arrètâ et sè peinsâvè que binz lè bouébo aviont étâ fotemassi après

lo balancié. L'eût bo coudhi lo reimbriyî avoué la man, mâ motiâ l'allâvè bin dou ào trai iadzo cèvé et lèvé et s'arrètâvè adè.

— Paret que y'a oquie, sè peinsâvè la vilha. Adon, lè décrotsè lo balancié et tracè tsi lo relogou.

— Vo faut mè raquemoudâ cein, se vo pllié, se l'âi dese.

— Mâ, ma pourra tanta Gritton, l'âi fe lo relogou, que volliâi-vo que vo raquemoudèyè cein, cè balancié est bo et bon, l'est voutron relodzo qu'a oquie, vo faut allâ lo mè queri!

— Na! na! l'âi repond la vilha Medâisè², lo relodzo n'a rein dè mau, l'est cè affèrè que ne vâo rein mè breinlâ!

C. T.

Prendre l'occasion aux cheveux.

Voici la curieuse origine de cette locution populaire, si fréquemment employée, et par laquelle on exprime l'idée qu'il ne faut pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente. Cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissée passer, il n'était plus possible de la saisir. Nous citerons, à l'appui, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'*Antologie*:

« Quel est l'artiste qui t'a faite? — Un Sicyonien. — Quel est son nom? — Lysippe. — Toi-même, qui es-tu? — L'arbitre suprême de toute chose, l'Occasion. — Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied? — Je ne me fixe jamais davantage. — Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds? — Parce que mon vol devance le vent. — Pourquoi ce rasoir à ta main? — Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive. — Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front? — C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera. — Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête? — C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissée échapper ne puisse me ressaisir dans mon vol. — Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique? — Etranger, c'est pour t'instruire. »

L'endroit et l'envers.

Amoureux, vous vous risquez à raboter un quatrain pour votre blonde.

Les deux premiers vers, ah! parbleu, ça marche comme sur un railway:

O blonde enfant, si tu savais

Combien pour toi mon cœur palpite!

C'est adorable!... vous êtes ravis; il vous semble déjà que Pégase a élu domicile dans votre carreau.

Voilà l'endroit.

Mais, les deux autres vers!... Ah! c'est là le hic!

Vous suez à tremper plusieurs gilets de flanelle et, au bout de trois heures d'efforts, vous n'avez trouvé que ces deux rimes:

..... marmite,
 navets.

que vous ne pouvez décemment introduire dans un quatrain inspiré par le petit dieu Cupidon.

Voilà l'envers.

Vous vous mariez dans l'espoir d'avoir un ou deux enfants.

Voilà l'endroit.

Seulement!... il vous en arrive huit.

Voilà l'envers.

¹ Tsâbllio, dévaloir, long couloir rapide dans lequel on fait glisser le bois des la forêt pour l'amener à portée de char.

² Meddi, surnom donné aux habitants du Pays-d'Enhaut.

Vous avez un beau bébé rose et un superbe pantalon de piqué blanc.

Un soir que vous n'avez rien à faire, vous prenez le bébé rose et vous le faites sauter et faire à dada sur le pantalon blanc.

O bonheur de la paternité!...

Voilà l'endroit.

Mais dix minutes après vous en avez assez et vous posez par terre le beau bébé rose qui, en sautant sur le pantalon blanc...

O réalisme!... le beau bébé est toujours rose, mais le pantalon n'est plus blanc.

Voici l'envers.

Entre nous, bien entendu!

La concurrence est grande aujourd'hui, et pour tout le monde. Dans un article consacré aux temps difficiles que traversent les médecins, le docteur G. Daremberg raconte, à peu près en ces termes, la jolie histoire que voici.

Il y a quelques années, il se trouvait à Menton. Sur la Grande-Place, un charlatan, du haut de sa voiture dorée, débitait son boniment dans un délicieux italien, pur comme la langue d'un beau livre. Derrière lui, un orchestre, habillé à la houzarde, faisait entendre, après chaque période, une musique endiablée. Le docteur Daremberg, charmé par la parole élégante de ce charlatan, ne s'expliquait pas qu'un homme aussi distingué pût ainsi vendre, sur un char de saltimbanque, des pots de pommade contre le rhumatisme.

A l'heure du déjeuner, le charlatan descendit de sa voiture et entra à l'hôtel voisin. M. Daremberg l'y suivit, se plaça à côté de lui à table, et, par quelques flatteries, l'amena aux confidences. Le marchand ambulant lui raconta alors que, reçu docteur d'une Faculté italienne, il avait végété pendant une dizaine d'années. La misère étant venue, il s'associa à une somnambule. Les affaires marchaient; il put, successivement, s'acheter une voiture, des chevaux, un orchestre et des pots de pommade. Dans cet équipage, il parcourait le littoral méditerranéen et gagnait beaucoup d'argent.

« Mais surtout, cher confrère, ajouta-t-il, se penchant à l'oreille de son interlocuteur, je vous en prie, ne dites pas que je suis médecin; je ne vendrais plus un seul pot de ma pommade. »

Conte jaune pâle.

Georges et Clémentine n'étaient ni frère ni sœur, ni cousin ni cousine, ni même parents. Ils n'avaient de commun qu'une cruelle infirmité qui leur était venue de naissance: bossus l'un et l'autre horriblement, cela donnait aux deux enfants un triste air de ressemblance.

Les parents étaient voisins.

Dans le quartier où ils habitaient, les deux petits infirmes étaient très connus et très pris en pitié. Chacun les plaignait, et plaignait aussi les parents.

Clémentine avait dix-sept ans; Georges en avait quinze. Mais ils étaient l'un et l'autre de si petite taille; leurs membres étaient si grêles en proportion de leur buste; si grosses étaient leurs têtes au teint jaune et souffreteux, qu'ils ressemblaient, les pauvres, à ces ridicules magots de porcelaine au chef branlant, que les mairaines donnent à leurs petits filleuls pour leurs étrennes, quand ils ont été sages, et même quand ils ne l'ont pas été.

Dans leur figure, à tous les deux, jaune et blême étrangement, les yeux seuls brillaient, des yeux d'êtres faibles et malades, des yeux de craintifs qui sentent leur faiblesse.

Les maisons de leurs parents étaient presque contigües; aussi arrivait-il qu'ils se croisaient dans la rue, souvent. Les regards de l'un, alors, allaient à l'autre sympathiquement. Puis ils passaient, chacun emportant avec soi un petit chaud au cœur d'avoir rencontré son misérable sosie, et, à cause de cela se sentant moins seul et moins ridicule.

Les parents de Georges étaient riches; et il était leur unique héritier. Clémentine était l'unique héritière de parents riches aussi.

Georges à qui son infirmité avait mûri de bonne heure la raison, passait presque toutes les heures de sa journée à lire, dans la bibliothèque de son père, les vieux livres que le temps avait jaunés ; et il eut vite fait d'acquérir une érudition peu commune.

Clémentine, de bonne heure, s'était sentie un goût extrême pour la musique. Elle partageait son temps entre l'étude de la musique et la broderie. C'était plaisir quand ses doigts couraient, agiles ou lents, sur les touches d'un vieil orgue de salon, son instrument favori, d'entendre les sons purs et doux des phrases musicales si bien détaillées qu'elle savait faire rendre à son orgue. Mais, hélas ! il fallait écouter en fermant les yeux ; elle était si laide, la pauvre, si laide à voir, toute petite et frêle et bossue, assise devant le clavier !

Sur des étoffes aux nuances sévères elle aimait aussi à broder, et brodait avec beaucoup de goût ; mais point d'arabesques folles ni de festons trop fleuris ; non, son travail était charmant et exécuté avec des doigts de fée, seulement quand elle se risquait à broder des fleurs, c'était toujours des fleurs pâles qui, sous ses doigts naissaient, faites de soie vieille or, comme des marguerites des champs et des soucis.

Les deux enfants bossus, dont la sympathie l'un pour l'autre était grande, si l'on en juge par les longs regards qu'ils s'adressaient, chargés de doux effluves chaque fois qu'ils se rencontraient, les deux enfants devaient se connaître, devaient s'aimer.

La rencontre se fit tout naturellement.

Un jour, dans un jardin public où Clémentine avait été se promener avec une domestique, comme les deux femmes s'asseyaient sur un banc, à l'ombre, elles aperçurent, sur le banc à côté, le petit bossu Georges, le sosie masculin.

Clémentine, sous sa peau blême et vieillotte rougit un peu — oh ! si peu ! —

Puis comme Georges saluait, très poliment, Clémentine lui rendit son salut.

Un jeune homme qui s'essayait à monter à bicyclette dans la grande allée et tomba, leur fournit un sujet de conversation.

Georges se rapprocha de Clémentine ; et ils parlèrent longtemps. Le premier pas était fait.

Or, comme il n'y a que le premier pas de difficile à faire, désormais une tendre amitié unit les deux jeunes gens.

Clémentine, un peu l'aînée de Georges, puisque Georges n'avait que quinze ans, et qu'elle entraînait dans sa dix-septième année, se montrait maternelle et grande sœur pour son cadet.

L'amitié des deux enfants réunit les deux familles qui s'exilaient l'une et l'autre du monde depuis qu'elles avaient été frappées par le malheur dans leur enfant.

Le père et la mère de Georges fréquentèrent chez le père et la mère de Clémentine ; et les parents de Clémentine vinrent très souvent rendre leurs visites aux parents de Georges.

Trois ans, quatre ans, cinq ans passèrent. Clémentine avait vingt-deux ans, et Georges vingt années.

Un après-midi que Georges avait été faire à Clémentine sa visite accoutumée, il lui trouva le front soucieux.

— Qu'avez-vous, Clémentine ?

— Oh ! Georges, Georges, j'ai bien du chagrin. Hier, Georges, quelqu'un est venu me demander en mariage... moi !

— Vous ! dit Georges qui ressentit un grand coup au cœur.

— Oui, moi. Et papa et maman m'ont annoncé la nouvelle, ne voulant pas prendre sur eux d'engager leur parole avant que de m'avertir... J'ai eu bien de la peine, Georges ; j'ai bien pleuré.

Attéré, Georges ne disait rien.

— Comme si, ajouta Clémentine, comme si c'était à moi qu'il en voulait ce monsieur que je déteste... Non, c'est à ma dot, et rien qu'à ma dot. On n'épouse pas une bossue comme moi... Je sens que je le hais, cet homme qui m'a ainsi, brutalement, rapelé mon infirmité... Oh ! mais pardon, pardon, Georges, vous pleurez à votre tour... J'accuse ce monsieur, et je viens de commettre le même crime à votre endroit... Pardon !

— Soyez sans crainte, répondit Georges ; je ne pleure pas de ce que vous venez de dire, mais bien plutôt de cette idée de séparation que vous venez de faire naître en mon esprit... Clémentine, c'est

donc vrai qu'un jour nous pourrions être séparés ! Moi qui n'ai pas de plus grand plaisir que de rester en votre compagnie, moi qui vous aime tant !

— Je vous aime bien aussi, Georges ; ne pleurez plus, allez, ce n'est pas un mariage qui nous séparera jamais, car je ne me marierai pas.

— Moi non plus, affirma Georges, je ne me marierai jamais.

— C'est vrai, mon pauvre Georges, dit Clémentine ; pardon de ces paroles, mais vous avez à invoquer contre le mariage les mêmes raisons que moi.

Georges et Clémentine eurent des larmes qui, à nouveau, perlèrent à leurs cils, des larmes soulageantes. Après cet incident, la sympathie des deux bossus s'accrut encore davantage.

Environ trois années après, un après-midi que Georges était retourné chez son amie, celle-ci, à son tour, lui vit le front soucieux.

— Qu'avez-vous, Georges ?

— Moi, rien ; et beaucoup... Une idée obsédante qui depuis quelques mois me poursuit et me hante.

— Pourrais-je la connaître ?

— Mais oui. Je voulais chaque jour vous la dire ; et je remettais sans cesse au lendemain ma confidence.

— C'est ?

— C'est que je vous aime beaucoup, beaucoup, Clémentine, et que je voudrais toujours être avec vous... Or, pour être ensemble toujours, il faut être mariés.

— Y songez-vous, Georges ?

— J'y songe tant que je vous demande, là, à deux genoux, si vous consentez à unir votre destinée à la mienne.

— Oh ! Georges, Georges !... sanglota Clémentine en tombant dans les bras du bossu ; si nos parents le veulent, comme nous allons être heureux !

— Oh ! oui, dit Georges, nous nous comprenons si bien, et je vous aime tant.

— Je vous aime tant aussi, murmura Clémentine, en mettant sa pauvre main maigre et jaune dans la main sèche et pâle de son ami.

Ils s'embrassèrent sur le front, fraternellement ; et le baiser donné et reçu rendit le jaune de leur teint moins pâle, un peu coloré de rose.

Les parents consentirent à l'union de leurs enfants.

Et depuis ce temps, heureux couple, les deux bossus mènent une vie très calme dans la maison qu'ils habitent depuis leur mariage, où se trouve un grand orgue en chêne verni, des meubles et des tentures aux tons de vieux or, et des livres très vieux aux pages jaunies. GUSTAVE GUITTON.

THÉÂTRE. — Enfin, nous aurons aussi *Cyrano de Bergerac* ! Tant mieux ; l'eau nous en venait à la bouche. Que de personnes ont déjà lu et relu l'œuvre si pleine de verve de Rostand, qui s'impatientent de l'applaudir au théâtre, où elle brille de tout son éclat.

On dit grand bien de la tournée qui nous donnera cette pièce. Les rôles de Cyrano et de Roxane seront joués par *M. Ad. Candé* et par *Mlle Rolly*, du Vaudeville, engagés spécialement. Les artistes qui les accompagnent nous viennent de la Porte-St-Martin, du Gymnase, etc. La mise en scène, très soignée, est absolument conforme à celle du Théâtre de la Porte-St-Martin.

Il ne sera donné qu'une seule représentation de *Cyrano de Bergerac*, *lundi 18 courant*, à 8 heures.

— Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

Recette.

Compôte de fraises au vin. — Prenez un panier de fraises bien fraîches, épluchez-les ; dressez en pyramide les plus belles dans un comptoir.

Ecrasez les autres, passez-les à travers un tamis de soie posé sur un bol, ajoutez à la purée — il en faut à peu près un verre — une quantité égale de sucre en poudre vanillé, mêlez et mettez à la glace.

Au moment de servir, délayez la purée de fraises dans un verre de bon Bordeaux, masquez-en la compôte et envoyez à table avec une assiette de petits feuilletés royaux.

(Journal de la cuisine).

Boutades.

Dans un restaurant. Un client consulte la carte.

— Donnez-moi un œuf à la coque, dit-il au garçon.

A la table voisine :

— Moi aussi, mais bien frais, n'est-ce pas ?

Et le garçon court à l'office et crie :

— Deux œufs à la coque, dont un bien frais !

Voyons, mon petit Robert, que de fois on t'a déjà recommandé de ne pas te fourrer les doigts dans le nez !...

— Alors, pourquoi qu'y a des trous ?

Un domestique se présente au bureau de poste et demande à l'employé :

— Avez-vous une lettre poste restante pour M. X., mon maître ?

— Etes-vous muni de l'autorisation nécessaire pour retirer sa lettre ?

— Non.

— Eh bien, allez la chercher !

Le domestique part en courant et revient cinq minutes plus tard avec la pièce demandée. L'employé la prend, l'examine et cherche dans le casier. Puis hardiment, il dit du ton le plus tranquille :

— Il n'y a pas de lettre pour M. X. !

M^{lle} X. est bavarde et médisante. Tout dernièrement, se trouvant indisposée, elle s'en alla consulter son médecin.

Ce n'est rien, fit celui-ci, après avoir examiné sa jolie malade, vous n'avez besoin que de repos.

— Mais, et ma langue, docteur, regardez donc ma langue ?

— Votre langue aussi...

Joséphine, la cuisinière, reçoit son ami le cuirassier à l'office où, selon la tradition, elle lui offre à manger.

— Si tu savais, lui dit-elle, comme je te préfère à mon « ancien » ! Au moins, toi, tu m'embrasses avant de commencer à manger, tandis que l'autre ne me donnait jamais un baiser avant d'avoir vidé les plats.

Le cuirassier (*se mettant à table*). — Que veux-tu, je suis comme ça ; les affaires en premier lieu, le plaisir ensuite !

En correctionnelle :

Le président à un incorrigible filou qui vient d'encaisser deux ans de prison.

— Vous n'avez rien à ajouter ?...

— Non, mon président... je retrancherais plutôt.

Un monsieur très riche se rend chez un marbrier pour commander son propre monument funèbre.

— Je veux, dit-il, quelque chose de beau et de soigné... Pouvez-vous vous en charger ?

— Certainement, monsieur, surtout si vous n'en êtes pas trop pressé !

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich.	Etoffes p. Robes, noir p. laine, à Fr.— 85
Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Cheviot, Beiges, horben en coul. à » 1 45
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Etoffes-Fantaisie, nouv. dessins à » 1 20
	Ecoissais laine pour blouses, etc. à » 1 35
	Hautes Nouveautés, laine et soie à » 2 —
	Etoffes pour jupons à » 60
	Etoffes p. habil. d'hommes p. l. à » 4 —
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.